

D'ici demain, j'aurai sombré...

Je crois que la folie me guette.

Voilà plusieurs jours déjà que je tourne en rond entre les quatre murs de mon appartement. Certains se plaindraient à dire comme un poisson dans un bocal, d'autres comme un lion en cage. Qu'importe la métaphore, le résultat est le même. Et rien ne semble pouvoir apaiser ce mal-être qui pèse sur ma santé mentale.

Mes nuits sont agitées. Les rêves m'ont abandonné. Je ne fais plus que des cauchemars dans lesquels la Faucheuse se présente à moi dans différentes situations. Parfois, elle me sourit. Parfois encore elle pointe un doigt squelettique dans ma direction. À chaque fois, en tout cas, je me réveille en sursaut en me disant que j'ai échappé au pire. Je n'ai aucune expertise freudienne quant au décryptage des rêves et à leur probable signification symbolique ; mais j'ai comme l'impression que cela n'augure rien de bon.

Lorsqu'un jour sur trois, voire quatre, je me risque à mettre le nez dehors pour aller me ravitailler auprès des rares commerçants ouverts du quartier, ceux qui ont bien du courage ou que l'on a envoyés de force à l'abattoir, je constate que l'immeuble est désert. On dirait bien que la plupart des résidents se sont enfuis en laissant derrière eux leur foyer vide. Comme en période de guerre. Sauf qu'en l'occurrence, ce n'est pas l'arrivée des soldats allemands que l'on redoute le plus, comme la jeune Anne Frank... De temps à autre, une porte s'ouvre puis se referme aussitôt. Quelqu'un envisage également de prendre l'air. Mais en m'entendant ou sentant ma présence, la personne se ravise aussi sec. Juste pour ne pas avoir à me croiser, à me saluer, à respirer le même air que le mien ou accessoirement encore à me serrer la main. C'est comme si tous les citoyens étaient soudain devenus des pestiférés que l'on devait fuir. Ou est-ce seulement moi ?...

Dans les rues, il n'y a pas un chat. On y perçoit un calme inhabituel, presque dérangeant. Le soleil brille mais personne ne profite de ses rayons dorés. Par ailleurs, quelques voitures roulent encore par-ci par-là. Les quelques individus que j'aperçois semblent marcher comme de pâles silhouettes humaines, des morts-vivants qui se contentent juste de survivre. Pour autant, je ne peux m'empêcher d'en remarquer d'autres par endroits qui bravent les interdits pour effectuer des foulées salvatrices. En les voyant, je me demande bien alors qui d'eux ou moi sommes les plus sensés. Sans doute ces derniers auront-ils oublié que l'on n'échappe pas à la mort en courant...

Dans les rayons, certains produits manquent. D'autres sont négligés. Plus personne ne se regarde, plus personne ne se sourit. On se frôle, on s'ignore, on feint de ne pas se voir. Pourtant, on est bien tous là pour la même raison : acheter de quoi se sustenter pour pouvoir rester en vie. Avec leur masque et leurs gants, les caissières ressemblent désormais à de véritables infirmières. On est tenté de croire que les commerces sont devenus des hôpitaux de fortune dans lesquels malades et visiteurs se côtoient malgré eux. Mais accepterait-il seulement de se faire soigner entre quelque laitue et un filet d'oignons ?... Pour autant, nul n'est dispensé de s'acquitter de ses achats. L'argent demeure comme toujours le nerf de la guerre.

Ah ! La guerre !... Mais qui est donc cet ennemi invisible ?...

De retour à mon domicile quelques instants plus tard, je me déleste de mes emplettes. Cela ne prend que quelques minutes. Puis la routine revient très vite à la charge. Comment puis-je m'occuper à présent et à quoi puis-je employer mon temps ?... Ce n'est pas comme

s'il y avait des multitudes de possibilités !... Dans ce contexte particulier, il faut savoir composer. On dit que l'homme a une faculté d'adaptation incroyable. Pourtant, je suis très vite à court d'idées. Le problème ce n'est pas vraiment de trouver quelque chose à faire, mais c'est de trouver quelque chose à faire que je n'ai pas déjà fait une dizaine, voire une centaine de fois. Or, lorsqu'on est confiné dans l'espace restreint d'un logement, on a malheureusement vite fait le tour.

Le temps passe si lentement. C'est fou comme parfois les aiguilles d'une horloge peuvent nous paraître terriblement figées. Seul l'astre solaire rythme mon quotidien, seconde après seconde, minute après minute, heure après heure. Or quand je le vois enfin commencer à rougeoyer dans un ciel à peine voilé, je prends conscience que la nuit ne va plus tarder à arriver et que je vais une fois de plus me retrouver cloîtré dans ma prison de ciment. Chose que je redoute le plus...

Après avoir pris mon repas du soir, l'appétit en berne, je regarde le journal télévisé pour me tenir informé un minimum. Combien de nouveaux décès y a-t-il aujourd'hui ?... De victimes collatérales ?... De survivants ?... Quelles sont les personnes qui ont été les plus méritantes ?... Et avons-nous des chances de nous en sortir ou pas en fin de compte ?... Je ne vais tout de même m'écrouler sur le sol de mon appartement et mourir comme un chien en tête-à-tête avec ma seule solitude ?...

Qui peut dire de quoi demain sera fait ?...

Une chose est sûre, cette nuit sera encore longue. Elle sera même très certainement la nuit de trop. Celle qui portera l'estocade à mon esprit fébrile comme à un taureau à genoux au milieu d'une arène.

Oui, car je le sens d'ores et déjà au fond de moi : je suis à bout, je suffoque, j'ai comme une envie folle de cogner les murs et d'enfoncer jusqu'au sang mes ongles dans ma chair. Alors je ne me fais pas d'illusion : d'ici demain, j'aurai sombré...

Vincent Darkman